CE QUE JE PENSE

D'HENRIETTE MARÉCHAL

DE SA PRÉFACE

ET DU THÉATRE DE MON TEMPS

PAR

PIPE-EN-BOIS

PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE

24, BOULEVARD DES ITALIENS, 24

1866

CE QUE JE PENSE

D'HENRIETTE MARÉCHAL

A MM. Edmond & Jules de Goncourt.

PIPE-EN-BOIS

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET Cᵉ, RUE DU BAC, 30.

CE QUE JE PENSE

D'HENRIETTE MARÉCHAL

DE SA PRÉFACE

ET DU THÉATRE DE MON TEMPS

PAR

PIPE-EN-BOIS

PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE
24, BOULEVARD DES ITALIENS, 24

1866

CE QUE JE PENSE

D'HENRIETTE MARÉCHAL

DE SA PRÉFACE

ET DU THÉATRE DE MON TEMPS

Je n'ai pas souvent écrit, et voilà que mon nom figure déjà sur les gazettes,— c'est presque un drapeau autour duquel les jeunes se sont ralliés. — Ce sont eux aujourd'hui qui me poussent à donner encore mon avis sur la chose sans nom que, sans crainte d'amende, les frères de Goncourt ont déposée au pied des murs neufs du théâtre de la rue Richelieu. A l'heure qu'il est, honteux de ce qu'ils avaient fait, ces nobles frères, ces preux, ont vu supprimer de l'affiche ce qu'ils appelaient leur pièce. Ils l'ont livrée en volume à la critique

de leurs concitoyens, en prenant le soin de placer au vestibule du livre, comme un suisse en tête d'une procession, une préface, — et quelle préface!

Je suis cité dans l'Appendice qui termine ces cent quarante-deux pages, du prix minime de 4 francs : c'est pour rien. J'ai donc bien le droit de parler.

Nous demandons pardon au public de lui parler de nous : notre excuse est de ne lui en avoir jamais parlé jusqu'ici, disent, chacun à leur tour, les deux frères, — ce qui ne signifie rien; il n'y a pas d'excuse parce que l'on fait mal pour la première fois : au contraire, puisqu'il n'y a que le premier pas qui coûte. — Moi, Pipe-en-Bois, je demande pardon au public, si je l'embête en l'entretenant d'un sujet embêtant, mon excuse e t dans le sujet. — Sans que cela paraisse, malgré les cris poussés au bal de l'Opéra, où mon nom vient de réveiller les échos mal endormis qui se sont renvoyé le nom de Lambert, je suis un homme sérieux, étudiant de quatrième année; je continue à ne pas suivre mes cours. Ne me demandez pas pourquoi? Homme libre, je ne vais pas aux cours, parce que je ne veux pas y aller.

Maintenant, cédant aux instances réitérées de mes amis, d'une part; voulant, d'autre part, dire une fois pour toutes ce que je pense de la pièce des illustres frères, et donner mon avis en général sur ce qui concerne

le théâtre de mon temps, j'ai prié la *Librairie Centrale* de m'éditer ces quelques pages. — Voilà.

Comme les comètes qui viennent étonner de temps en temps les lecteurs du *Petit Journal*, il arrive à Paris, à des laps de temps indéterminés, de ces assemblages bizarres qui, les premières fois, ont fait sensation, et ont même enthousiasmé ce que Prudhomme appelle *la ville des arts*, — et qui maintenant font four. Les frères Siamois ont eu leurs pendants dans toutes les classes de la société : comédiens, escamoteurs, auteurs dramatiques. Les frères Lionnet, qu'on oublie ; les sœurs Marchisio, dont on ne parle plus ; les frères Bonheur, dont le four aurait dû donner à réfléchir aux frères Davenport, et ces derniers qui auraient bien pu prêter leur armoire aux frères de Goncourt pour y mettre leur pièce, puisqu'ils voulaient du bruit. Paris a assez de ces gens qui vont deux à deux comme les bœufs ; il bafoue leurs œuvres quand elles sont grotesques, et il a raison. Assez de ces exemples touchants d'amour fraternel. Il est vrai qu'en cas de défaite, les deux frères peuvent se pleurer dans le gilet, — c'est une ressource, — ou se passer le bras par-dessus l'épaule comme tous les faiseurs de tours, frères, dont nous devons de temps à autre l'exhibition à l'intelligent M. Dejean.

On lit dans toutes les feuilles que la littérature est

morte; les gens de plume se font à eux-mêmes leur petite oraison funèbre : ils assistent à leur enterrement.

Alors le lieu commun, le cliché : Les jeunes, oui. les jeunes, où sont-ils? Morts à l'art, morts aux belles choses : ils n'ont même plus d'enthousiasme. De quel droit les jugez vous, messieurs? il n'y a part au gâteau que pour les *genoux*, — pour vous; et lorsqu'une pièce nouvelle nous appelle, à grand renfort de coups de grosse *caisse*, à une *de ces fêtes de l'intelligence*, lorsque au lieu du chef-d'œuvre rêvé nous entendons une prose malsaine dépeignant ce que l'immoralité a produit de plus abject, si nous sifflons l'œuvre, on nous jette au violon, et l'on nous appelle canaille. Mais où est-elle donc la place des jeunes? vous y êtes assis. Exemple : J'arrive moi, Pipe-en-Bois, présenter une pièce à M. Édouard Thierry, — il ne me connaît pas; — MM. de Goncourt, qu'il ne connaît guère plus, viennent de leur côté; je n'ai avec moi que mon manuscrit; ces messieurs, quoiqu'ils le nient dans leur préface dont le français est plus que douteux, sont porteurs de leur œuvre et d'un petit mot flatteur pour qui le reçoit, pour qui le transmet, et flatteur même pour celui ou celle dont il émane : en effet, jouer le rôle de Mécène est une douce perspective qui chatouille les petites vanités humaines; — laquelle des deux pièces sera, je ne dis pas reçue, mais lue? Vous le savez déjà, monsieur

qui me lisez; vous en feriez autant : est-ce que les jeunes pensent à chercher des Mécènes?

Cette pièce avec apostille, recommandée, comme une demande d'emploi dans un ministère, est justement celle autour de laquelle il vient de se faire tant de bruit et tant de tumulte. Franchement, elle ne méritait pas que l'on se donnât tout ce mal. J'ai sifflé et j'ai cogné aussi bien contre l'œuvre en elle-même que contre le système qu'elle représente, n'y voyant parmi les trois questions sur le terrain desquelles Edmond et Jules la ramènent dans leur Préface, ni la question politique, dont je me moque et dont ce n'est pas le lieu, ni la question personnelle, qui est d'un ordre inférieur, mais voyant seulement la question littéraire qui domine toutes les autres et une tendance que je veux combattre autant que je pourrai.

Jules et Edmond ont pris soin de faire une introduction à leur pièce, afin que rien ne manquât. Rien de nul, de maladroit comme ces six pages, qui sont écrites en une langue digne de l'œuvre. Tous les critiques de théâtre, tous, à ce que prétendent les auteurs, ont rendu justice à leur travail. L'opinion de la presse est *unanime*, à l'exception cependant de MM. Béchard, de Biéville, Tiengou, Édouard Fournier, Étienne Arago, Frédéric Morin et beaucoup d'autres que j'oublie : c'est

ce que ces messieurs appellent l'opinion générale.

Moi, Pipe-en-Bois, que voulez-vous que je dise, après des voix plus *autorisées que la mienne*, comme on dit au cimetière? — Que je vous fasse savoir ce que j'en pense, écoutez!

— Paul de Bréville est un petit monsieur désagréable; il met des lorgnons qui l'empêchent de voir, et regarde les petites dames sous le nez. — Grâce à l'éducation que son frère Pierre lui a donnée, c'est un gandin disposé à mener un genre de vie qui conduit tout droit au ramollissement du cerveau : — il est un des types de ceux sur lesquels le docteur Blanche fonde de si grandes espérances, — ou c'est un roué, s'il a écouté les leçons de son frère, ou un imbécile et un fat, s'il laisse parler à dix-sept ans son cœur de collégien et sa cervelle d'élève de rhétorique.

Au premier acte, devant cette femme du monde qui est assez bonne ou assez pervertie pour l'écouter, il gazouille comme un jeune serin, — et avec un français qui ne fait pas l'éloge de son professeur : — *Mais toutes ces femmes, ça m'est égal, madame!* Rien ne l'interrompt. Comme Démosthènes, qu'il a mal traduit, quoique bachelier, il ne s'émeut ni des quolibets, ni des tohu-bohu, ni des chicards, ni des bébés, ni des seigneurs espagnols, qu'il voit pêle-mêle se coudoyer, se rudoyer dans

le couloir de l'Opéra, où il va pour la première fois de sa vie. — Le premier domino arrive, v'lan! il y va de sa petite déclaration. Comme il a dû ennuyer cette pauvre madame Maréchal, si l'histoire est arrivée!

Et pourquoi ne serait-elle pas arrivée? Comme ce serait *réaliste*, alors!

On passe à peine au Palais-Royal et aux Variétés les joyeusetés que comportent de petites scènes et qui sont dites par les fantaisistes les plus audacieux, et vous voulez que tout cet étalage d'esprit faux, d'esprit qui se pince les côtes pour rire, soit applaudi à la Comédie-Française! — Le père Hyacinthe n'est pas amusant; mais, ma parole d'honneur! j'aime mieux un sermon de lui que votre bal de l'Opéra. — On n'y parle pas argot au moins.

Madame Maréchal ne se montre qu'au second acte, à Ville-d'Avray, toujours le Ville-d'Avray des comédies modernes. C'est une bourgeoise mal élevée, qui se rappelle à peine son aventure de l'Opéra, et qui ne demande pas mieux que de trouver un amant. Seulement elle est trop vieille. — Elle a attendu jusqu'à l'âge où les auteurs la prennent pour faire ses farces. Le bal de l'Opéra lui a mis martel en tête. Au pis aller, elle placerait sur son estomac une pancarte avec ces mots : *A louer*, avec écurie et remises. — Un *jeune*

seul peut se laisser prendre ; et la Providence, qui a mis un monsieur en habit noir et très-voyou sur les pas du jeune homme pour se battre avec lui, a complété son œuvre en faisant que la rencontre ait lieu tout près de madame Maréchal, — dans le bois de Ville-d'Avray. — Est-ce assez malin ! — Madame Maréchal, qui porte des secours à la veuve d'un ouvrier tué dans sa fabrique, ne va pas une seule fois voir le jeune blessé que l'on a transporté chez elle, — où il reste quinze jours. Tout cela pour vous ménager cette petite situation si nouvelle de l'amant ou du futur amant présenté à la femme par le mari.

L'explication a lieu : une déclaration bête où rien ne manque. Paul parle même de sa mère. Une résistance complète et impertinente d'abord, puis un laisser-aller sans bornes. Voilà comment finit ce second acte. — Et Henriette ? Oh ! Henriette, qui n'attend pas, comme sa mère, l'âge de la maturité, demande un autographe en laissant entendre qu'elle ferait la fortune d'un marchand de gants nettoyés, si elle vidait ses tiroirs. — Voilà comme habilement les auteurs, à grands traits, nous ébauchent la probabilité de l'amour d'Henriette pour le jeune Paul. — Mais lui en tient toujours pour sa vieille. Il en tient tant, qu'il se trouve mal. — Son frère, le *sondeur* de la pièce, apparaît avec cette phrase : *Madame, je ne vous remercie pas ; mon frère vous doit la*

vie, moi je vous dois la vie de mon frère. — Cela peut remonter comme cela jusqu'à la quatrième génération et au delà.

Rien de neuf, rien d'original, voilà le second acte. — Un caractère mal défini, celui de ce gamin de Paul, qu'une première affaire fait parler comme un homme de trente ans. — Il ne tire même pas, comme un jeune homme qu'il est, vanité de sa bravoure. Il roucoule comme le troubadour des romances de Loïsa Puget. Tout cela sonne faux.

M. Maréchal est le Cassandre, le seigneur Sganarelle de partout, l'imbécile qui se cogne à tout, met les pieds continuellement dans tous les plats, et marche les yeux bandés au milieu de toute l'action sans se douter de rien. Il a des façons délicieuses d'inviter les gens à dîner. — Jamais le trivial et le commun ne sont arrivés à ce degré de splendeur. — Ce bonhomme qui vient à Paris avec cent sous dans sa poche, qui devient deux fois millionnaire, est idiot. — On se demande comment il fait pour amasser cette fortune-là. — Je voudrais bien savoir ce qu'il fabrique. — Edmond et Jules me disent sans doute que je suis trop curieux et que cela ne me regarde pas. — Pourtant Pipe-en-Bois doit tout savoir. M. Maréchal est un tanneur. Il en profite d'une façon odieuse pour faire avec les deux frères ses associés des expé-

riences sur notre cuir. — Il sort de table, et force sa fille à sortir quand elle prétexte un travail pour regarder Paul de Bréville. Aussi lui dit-il :

« Laisse-donc ! — *C'est très*-mauvais après ses repas de travailler *tout de suite.* Viens donc faire un petit tour avec nous! etc. »

Au troisième acte, après trois mois de liaison, Paul est au bord de la mer avec la famille Maréchal et la petite Henriette, qui est devenue tout à fait amoureuse, ce qui fait passablement réfléchir le papa. — Paul est là et son frère Pierre aussi, — un bon exemple et un conseil sûr, que ce frère, — il tient de la nourrice et du monsieur qui porte le bougeoir, frère Goriot, Desgenais manqué, sceptique, parce qu'il y a toujours un sceptique dans une comédie de ce temps, comme un potage à un dîner, il est assommant, même lugubre. Son petit Paul, le jeune amoureux, lui a tout conté, et en malin il veut opérer une séparation qu'il appelle de tous ses vœux, — faisant croire à chacun des deux amoureux que l'un a assez de l'autre. On se rend ses lettres; est-ce assez fort !

Maréchal est arrivé de Paris avec des journaux, — là encore, nous avons le coup du journal, coup neuf qui établit une coïncidence fatale et une parité de situation extraordinaire entre le fait divers lu à haute voix et la position de madame Maréchal. Le mari devait lire évi-

demment l'accident, et il le fait : soupçon de vol, cécité et abrutissement jusqu'au bout. Ce bon Maréchal, doux comme une bête à cornes, se monte. On lui vole ses fleurs ou peut-être son argenterie, et vite deux balles dans son pistolet, — c'est bien simple. On voit comme cela aux bains de mer, à Trouville, par exemple, où il n'y a personne, des pas sur le sable de son jardin, et l'on se dit : — Tiens, je vais mettre des balles dans mon pistolet, et on le fait. Il y a, du reste, dans les circonstances de la vie, des gens qui ont des coups-de-poing dans leur poche, — ce sont ceux-là sur les pieds desquels toujours on marche, sur les chapeaux desquels on s'assied de préférence, et qui ne disent jamais rien.

Madame Maréchal, après une confidence de Pierre, comprend que sa fille aime Paul. Alors la mère reparaît, — la maîtresse fait place à la belle-mère.

Voilà, messieurs de Goncourt, où est l'immoralité incestueuse de votre pièce. — Vous avez cru punir et atténuer l'adultère en le faisant se sacrifier lui-même aux sentiments de la mère qui renaît et qui voit clair au milieu de la boue où vous l'avez plongée.

Détrompez-vous, — madame Maréchal eût été plus vraie et moins révoltante en quittant son amant parce que sa fille pouvait s'apercevoir de sa liaison, qu'en

songeant à jeter cet homme aux bras de sa fille.

C'est bien le cas de dire : « Cette idée-là ne serait pas venue à une mère. »

L'infamie de la mère est atroce ; si c'est une espèce d'expiation de la femme coupable que vous avez eu l'intention de nous montrer là, croyez en Pipe-en-Bois, vous vous êtes mis fort bien le doigt dans l'œil, — mutuellement, puisque vous faites tout en collaboration. — Cette pauvre petite fille qui meurt à la fin, tuée par son père, ne devient intéressante que parce qu'elle meurt, lorsque d'après le titre même de la pièce, elle devrait être le pivot de l'action. — C'est une petite personne très-forte, qui sait que sa mère a un amant, le cache et l'aime. Elle devient, à la fin de votre drame, une héroïne de l'amour, comme Jeanne Darc est celle du patriotisme, et rien, dans ce que nous avons vu d'elle, n'a pu faire prévoir autant de générosité et de courage. Sa mort, son dernier mot même, rendent sa mère encore plus coupable et tout repentir impossible.

Au point de vue de l'art dramatique, chers messieurs de Goncourt, voici mon opinion, — permettez à Pipe-en-Bois de vous la dire jusqu'au bout. — Je suis d'assez près, quoique l'on en glose, toutes les œuvres qui sem-

bleraient tendre à un but moral ou à un genre nouveau, il doit en exister que l'on ne montre pas, — je puis me tromper, — vous devez savoir mieux que personne que tout homme est faillible. Votre pièce est immorale de toutes les façons : pas un caractère, pas une individualité sur laquelle on puisse reposer son esprit. — J'y vois Maréchal, un idiot; — madame Maréchal, une gueuse; — Paul, un gamin; — son frère, un monsieur qui ne croit à rien et qui n'a même pas l'esprit de son rôle; enfin la petite Maréchal qui pouvait être charmante et ne devient quelque chose que lorsqu'elle n'est plus rien. Tout cela dialogué en français du carreau de la Halle pour le premier acte, pour le second en langage de la rue du Sentier, pour le troisième, en style de la Porte-Saint-Martin. Voilà ce que vient de jouer la Comédie-Française, voilà ce que j'ai sifflé et que j'aurais sifflé ou fait siffler jusqu'à ce que l'on retirât la pièce de l'affiche. Les jeunes, s'ils ne font rien, font encore mieux que vous. Ils savent se taire, mais non *sans murmurer*.

Maintenant, vous les fils des croisés, qui allez évidemment dans tous les nobles faubourgs, où avez-vous vu que jamais un homme du monde dise *une demoiselle* ou *votre dame?* Et c'est ce que vous ne manquez pas de faire. — A la brasserie on parle mieux.

— Même cette qualité de forme mondaine vous manque. Que vous reste-t-il donc ? ô mon Dieu !

Pourtant les critiques affirment que vous êtes des délicats !

J'en arrive maintenant à une autre question importante.

On en est venu aujourd'hui à ce point. que lorsqu'un auteur présente à la commission d'examen, une pièce quelque peu en dehors des banalités inoffensives, celle-ci oppose toujours son *veto* à la représentation.

Ces Messieurs de la commission vous disent fort bien : « Nous avons une responsabilité ; votre pièce nous paraît dangereuse, nous ne pouvons pas l'autoriser. » Rarement ils daignent vous expliquer le pourquoi et le comment de la chose.

Auteur et directeur, bien embarrassés, commencent alors à se mettre en quête d'une influence qui puisse faire lever l'interdit. Alors aussi ils croient comprendre que cette terrible commission d'examen n'est qu'une sorte de tribunal de conciliation, comme les juges de paix, au-dessus duquel il y a une Cour de cassation. Rappelez-vous les vicissitudes des pièces de théâtre hardies de notre temps ; — voyez partout le tuteur à

côté de la fleur. *La Dame aux Camélias* eut pour parrain M. de Morny. *Le Mariage d'Olympe*, sans une puissante intervention, serait peut-être encore à jouer. Et *le Fils de Giboyer!* — et *les Diables noirs!* — et *Monsieur de Saint-Bertrand!* — et *les Volontaires de* 1814*!* — et *Montjoye!* — et *Faustine!* — et *les Mangeurs de fer*, de M. Éd. Plouvier, — et peut-être, à l'heure qu'il est, *Malheur aux vaincus!* — et tant d'autres que j'oublie, — et jusqu'à *la Tour de Nesle*, dont la reprise fut ajournée pendant un si grand nombre de mois!

Eh bien! je dis qu'il est triste de voir ce que nos pères appelaient le favoritisme, sous Louis-Philippe, se perpétuer maintenant en ce qui concerne l'art dramatique. Il est impossible, à moins d'être l'ami de M. ou de madame Mécène, de réussir à faire jouer quelque chose de saillant sur un théâtre de Paris. La production franche et loyale d'une œuvre est devenue chose ardue. Les journaux font un succès là où le public voit une chute. Nous sommes loin de ce temps où ce monstre d'orgueil, Balzac, s'installait au bureau de location du théâtre le jour de la première représentation de *Quinola*, louant lui-même à chacun sa place, et n'accordant pour tout service à la presse qu'un fauteuil par journal. Il voulait se rendre compte de l'effet produit sur un vrai public; le soir il fut sifflé, mais au moins sut-il à quoi s'en tenir.

Tous les hommes d'un talent immense qui ont passé par les luttes du romantisme et qui sont arrivés à se produire à la force de la plume et de la pensée, ont eu à se plaindre de la cabale, et à cette époque-là il y en avait. Faisaient-ils pour cela des préfaces à leurs pièces, et discutaient-ils la critique qui les blâmait trop amèrement ?

Il n'y en eut qu'un seul exemple : ce fut pour une pièce, *les Demoiselles de Saint-Cyr*, que depuis on a reprise avec succès; à la première représentation, Jules Janin sortit après le second acte et fit un feuilleton terrible contre l'auteur.

Dumas répondit à Jules Janin qu'il jugeait la pièce un peu sévèrement, que pour s'en rendre compte il fallait au moins rester jusqu'à la fin. Une rencontre eut lieu. Mais cette affaire fut un événement. Aujourd'hui chaque auteur prend à partie soit le public, soit la critique. M. Feydeau, lors de la chute de *Monsieur de Saint-Bertrand*, fit foudroyer tous les journaux par le ministre de ses colères, Jules Richard, et la pièce, que personne ne siffla ni n'applaudit, tomba d'elle-même. M. de Girardin et ses *Deux Sœurs* qui, dit-on, doivent épouser les frères de Goncourt, en voulut à un critique qui s'était permis de siffler une pièce qui expira en faisant 600 francs de recette, et il prétendait que le public du

15 août seul lui avait rendu justice. En restant avec M. de Girardin, quelle jolie comédie a-t-il donnée aux témoins du *Supplice d'une femme* dans ses préfaces et ses querelles avec Dumas fils! Jamais choses pareilles ne s'étaient vues. Une ère nouvelle commence vraiment pour le théâtre. Je proposerai aux auteurs, une fois leur nom jeté au public, au cas où ce dernier se permettrait de siffler, de faire une conférence dans la salle même pour prouver aux spectateurs qu'ils sont des crétins, qu'on leur a donné un chef-d'œuvre, et qu'ils ne savent pas ce qu'ils ont eu devant les yeux.

Ce système de conférences présenterait deux avantages : celui de faire connaître les traits de l'auteur, et ensuite d'endormir les auditeurs qui, s'ils étaient d'avis divers, oublieraient de s'administrer ces jolies râclées qui finissent généralement au poste. Avec la liberté des théâtres il a été impossible à la loi de donner à la commission d'examen et aux directeurs la liberté d'action ; il est triste de dire même qu'un théâtre comme la Comédie-Française, où les acteurs ont voix au chapitre, ait accepté une pareille pièce. C'est vraiment scandaleux que de tels exemples soient donnés à une ville remuante et pensante comme Paris ; nous ne sommes plus au temps où il fallait l'intervention de Louis XIV pour faire jouer *Tartuffe*. Pourquoi reculer quand on avance? Et dans tous

les cas, tout le monde ne saurait être aujourd'hui tapissier du roi.

Ces MM. de Goncourt, qui ont l'air de me traiter avec un souverain mépris, que je leur rends de toute mon âme, parce que je m'appelle Pipe-en-Bois, terminent leur préface par des lignes qui resteront célèbres dans les annales du genre abruti. Ils prétendent qu'on en veut à leur nom. — Ce n'est pas notre faute si nous nous appelons de Goncourt. — Alors arrive l'histoire du grand-papa et du papa de Goncourt, écrite avec un style de circonstance que je vous recommande. Ce morceau n'est rien, c'est un véritable ognon, il tire des larmes.

« Mon Dieu, ce n'est pas notre faute; nous ne faisons que porter le nom de notre grand-père, un avocat, membre de la Constituante de 89; le nom de notre père, un des plus jeunes officiers supérieurs de la Grande-Armée, mort à 44 ans, des suites de ses fatigues et de ses blessures et *des* sept coups de sabre *sur la tête d'une action d'éclat en Italie*, de la campagne de Russie faite *tout du long* avec l'épaule droite cassée le lendemain de la Moskowa. »

Il ne manque là que la croix de leur père!

Tout cela est touchant, chers messieurs, mais ce n'est pas une raison pour faire de mauvaises pièces et

surtout pour avoir la prétention, parce que votre courageux père avait sept coups de sabre *sur la tête d'une action d'éclat*, de m'empêcher de siffler les erreurs dramatiques de ses enfants. Votre courageux père aurait laissé tomber ses deux bras s'il avait entendu votre œuvre. Autre action d'éclat qu'on aurait pu mentionner sur ses états de service.

On vous siffle, dites-vous, parce que vous avez un *de* devant votre nom; est-ce que les Pipe-en-Bois d'il y a trente ans (Pipe-en-Bois est éternel) ont sifflé M. de Châteaubriand, M. de Lamartine, M. de Lamennais, M. de Vigny? On peut avoir du talent, quoique noble!

De là vous passez à votre personnalité qui est toujours en jeu, et vous nous parlez de votre misère : à peine douze mille livres de rente pour vous deux et une femme de ménage !

Rien qu'une !

— Oh! tenez, laissez-moi prendre mon mouchoir; la femme de ménage surtout, bonne et digne femme dont le front doit rayonner de joie de servir des frères tels que vous; et ces douze petites mille livres de rente, juste de quoi mourir de faim, sont un chef-d'œuvre, sans compter ce que vos ouvrages pas dramatiques

peuvent vous rapporter; allez, vous avez bien raison, vous méritez les applaudissements du public. Je vous donnerai le conseil de faire circuler vos chapeaux dans les entr'actes; chacun y mettra son offrande, j'y laisserai peut-être tomber mon sifflet, et le produit de la collecte vous sera immédiatement remis. — Ou mieux encore : on peut placer au foyer un tronc pour l'entretien des frères malheureux.

Je lis enfin dans le dernier paragraphe de votre préface, petite merveille du genre, que vous êtes par-dessus le marché ornés de deux maladies de salon qui ne font pas mal dans le tableau de vos misères. On vous verra bientôt sur un pont avec cet écriteau : Nerveux de naissance! et un petit peu à la suite du four d'*Henriette Maréchal*, affligés de jaunisse produite par la même cause! — Aussi pourquoi, avec deux maladies comme celles-là, risquer de mourir un jour ou l'autre, anéantis, tués par les souffrances cruelles des luttes littéraires? Il est vrai que si ces maladies mortelles ne vous arrachent pas aux sympathies de tous, vous avez une promesse d'assassinat pendue au-dessus de votre tête, qui vous a donné l'occasion de faire une péroraison déchirante, péroraison dans laquelle même vous vous moquez du public, qui ne saurait prendre autrement cette phrase : « A moins que nous ne mourions d'autre chose, *tous les deux* selon les *promesses* qu'une *menace*

a bien voulu nous faire. » *Les promesses d'une menace!* Oh!...

Allez, frères amis, vivez heureux, et ne faites plus de pièces comme *Henriette Maréchal*. Arrivez jusqu'à l'hypnotisme en contemplant avec attendrissement votre nombril réciproque. Pipe-en-bois est plus votre ami que vous ne vous le figurez. — Par exemple, comme je comprends M. de Beaufort qui, ce jour-là, par exception a eu du nez en refusant votre adorable petite croûte, et comme je comprends peu M. Édouard Thierry qui l'a acceptée! Il a peut-être aussi une maladie de cœur et de nerfs, ce pauvre Édouard! Vous lui avez dédié votre pièce : que vous a-t-il fait pour cela, mon Dieu? Il a retiré *Henriette*, il a bien fait. Peut-être lui en voulez-vous, et demain vos amis diront-ils que c'est lui qui a fait tomber *Henriette*. Vous n'avez même pas eu le courage de votre œuvre qui pouvait, tout en étant détestable, être du moins originale par ses hardiesses; vous avez mutilé votre enfant pour le donner à un public qui n'en voulait pas; — il fallait du courage, et à deux vous n'en avez pas eu pour un.

Adieu! chers frères de Goncourt!

Mais encore un mot.

Vous avez dédié votre pièce à Édouard Thierry.

Eh bien, franchement, vous avez fait un second four.

C'est à moi qu'il fallait la dédier, à moi Pipe-en-Bois, qui vous ai procuré six mille francs, trois cents francs de rente à ajouter aux douze mille!...

De quoi avoir une seconde femme de ménage.

Je m'explique.

Sans les sifflets de tous les Pipe-en-Bois de la veille, du jour et du lendemain, votre pièce serait tombée à plat, d'elle-même, comme la *Stella* de M. Francis Wey, comme les *Coups d'épingle* de Capendu, comme la *Papillone* de Sardou, et tant d'autres.

Grâce à mes amis et à moi, qui avons fait de votre affaire, ainsi que l'a dit Alexandre Dumas fils, une chute bien lancée, votre pièce a tenu en éveil, quinze jours durant, la population parisienne; vous avez été plus nommés, plus discutés, plus loués, pendant ces deux semaines, que dans vos quinze années de *luttes* et de *désespoirs*.

Je vous ai faits célèbres, et je m'en vante.

De plus, j'ai mis en goût un éditeur qui a bien voulu

acheter trois mille francs une opération de scandale, ci . . . . 3,000 fr.

Votre pièce, qui aurait été jouée deux fois et demi devant trois cents francs de recette, vous a rapporté au moins trois mille autres francs de droits d'auteur, ci. 3,000

Total. . . . 6,000 fr.

Si vous êtes, comme je le crois, des hommes susceptibles d'une gratitude intelligente, vous me dédieriez votre seconde édition, s'il y a lieu, comme je vous dédie cette brochure.

PIPE-EN-BOIS.

Paris, 16 décembre 1865.

Paris. — Imprimerie POUPART-DAVYL ET Ce, 30, rue du Bac.